

Prendre
le large

Publié avec le concours de l'agence Trames.

La fouille de textes et de données est interdite conformément à la Directive (UE) 2019/790. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle, sans accord préalable des ayants droit. < TDM-RESERVATION: 1 >.

© Groupe Delcourt, Les Avrils, 2026.
Tous droits réservés pour tous pays.

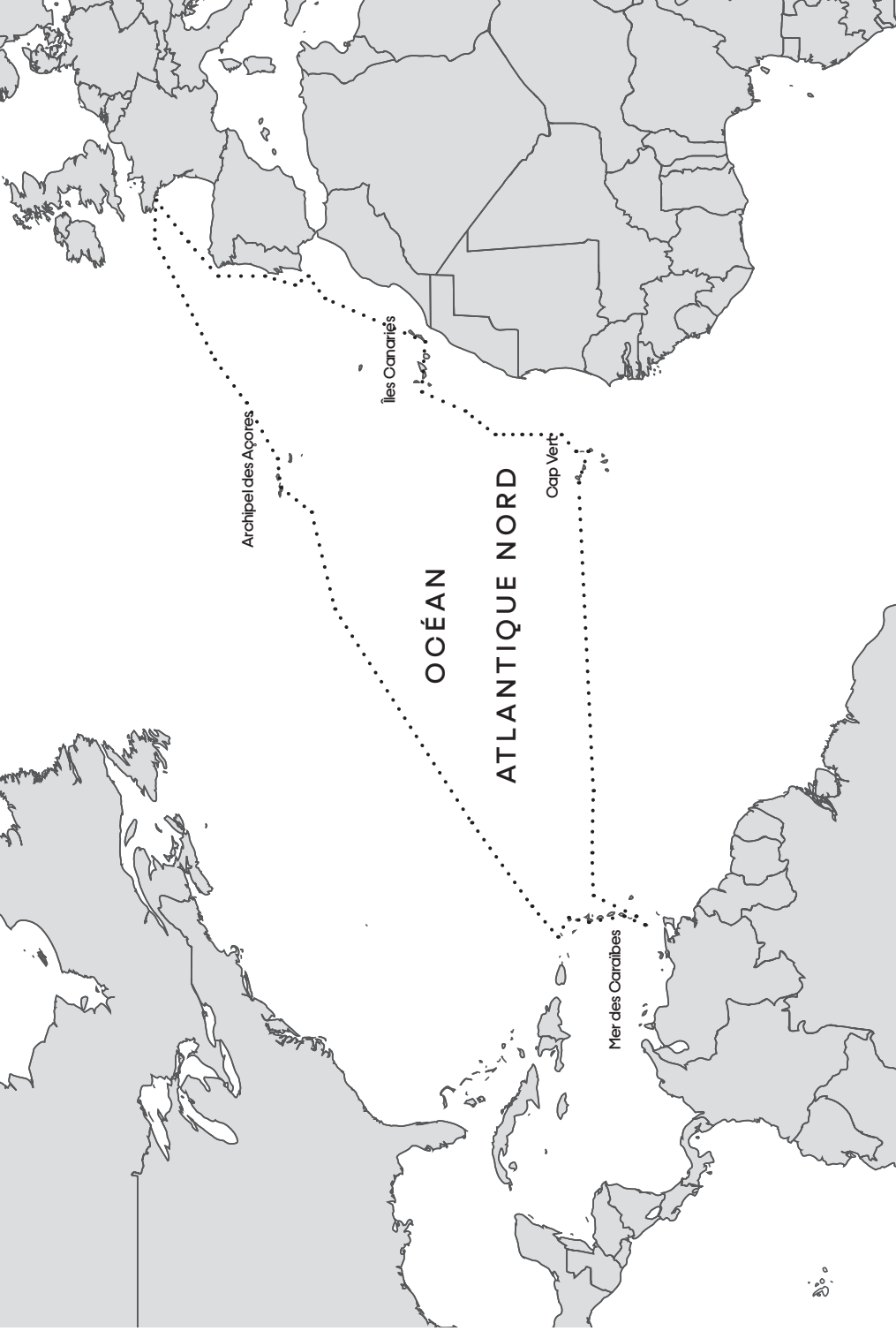
Les Avrils
Groupe Delcourt
8, rue Léon-Jouhaux
75010 Paris
lesavrils@editions-delcourt.fr
www.lesavrils.fr

Prendre
le large

Martin
Dumont

Les Avrils

*Pour Leila, qui sera
du prochain.*



Archipel des Açores

Îles Canariés

Océan

Atlantique Nord

Cap Vert

Mer des Caraïbes

42°05'39"N, 14°27'12"W

Minuit, tambour d'une machine à laver. Je me glisse dans le sac de couchage. Les yeux clos, je m'efforce d'oublier le vent, la mer, la pluie et la solitude du large. Dehors, l'Atlantique gronde. L'étrave bondit sur la surface écumante, se hisse au sommet d'une crête, puis bascule et s'écrase dans la vague suivante. La violence du choc plaque mon dos contre le matelas. Le mât vibre, l'impact ébranle jusqu'aux cloisons. Le bateau lofe et s'oriente face au vent, les voiles faseyent à la recherche d'air. Une seconde, deux, puis le pilote parvient de nouveau à abattre. La toile claque, se gonfle en arrachant la coque du creux. Le voilier prend de la vitesse et repart à l'assaut d'un nouveau train de houle.

J'inspire. Se détendre, dénouer son estomac. Charlie et Aïda me manquent. Ce soir, je donnerais tout pour être transporté près d'eux. Leurs silhouettes s'agitent jusque sous mes paupières. Je les vois me sourire, pivoter puis s'éloigner sur la jetée en pierre, la main de mon fils dans la paume de sa mère. J'appelle mais ils sont déjà trop loin. La nuit autour n'a jamais été si froide.

Rafale, haut-le-cœur. Le bateau se couche et je m'agrippe au plafond. Le grément ploie, lutte puis décroche de nouveau. J'attends, immobile, priant pour qu'il n'y ait pas de casse. Il faudrait pourtant se lever, s'équiper, sortir. Quitter le noir de la cabine et agir enfin. La bataille se joue là-haut, sur le pont. Je devrais surveiller la hauteur des vagues, l'état du matériel, et ce foutu vent qui n'en finit plus de forcir. Je connais mon bateau, je sais qu'il souffre, qu'il est bien trop toilé et sans doute mal réglé. Tapi dans ses entrailles, je l'entends m'implorer. Pourtant, je ne bouge pas. Je reste allongé là, résigné et honteux. Fatigue, lassitude, appréhension et mal de mer ; il y a un peu de tout dans ce renoncement. Ce soir, c'est au-dessus de mes forces. Pour la première fois, j'abdique. Je cède à la voix qui me répète que je ne suis pas à la hauteur, pas digne de mon bateau et de mon équipage. Pas même un bon marin.

Cette nuit, je capitule.

C'est dommage. Tout avait si bien commencé.

I
PARTIR

EXCEL

Comment naît un projet? Qu'est-ce qui nous pousse à mettre le clignotant, sortir de l'autoroute et nous engager sur un chemin de traverse? Est-ce que c'est un déclic, une seconde de grâce et de lucidité? Ou s'agit-il au contraire d'un processus plus long, d'une lente inflexion, voire de l'aboutissement d'une réflexion construite? Dans mon cas, sans doute un peu des deux.

D'abord, il y a la voile. L'amour de la mer, du vent et des bateaux. L'appel du large. Il y a ce copain qui, après avoir traversé l'Atlantique et le Pacifique, cabotait dans les Marquises et revenait parfois à Paris me rappeler à quelle point ma vie manquait de sel. Il y a ce rêve diffus, cette sensation qu'un jour ce serait enfin mon tour.

Et puis le déclencheur. La phrase qui change la donne, celle qui transforme un fantasme en projet.

– Allez, on se casse.

C'est Aïda, ma femme, qui la prononce. On a trente ans, on travaille à Paris, tous deux dans des bureaux. L'hiver n'en finit plus. Ce jour-là, elle rentre vidée. Pas fatiguée, vraiment *vidée*. Des tours de la Défense,

des nuances de gris et des tableaux Excel. Elle dit « allez, on se casse » et je ne réagis pas tout de suite. D'ordinaire, je pousse et c'est elle qui résiste. Cette fois-ci c'est l'inverse, et cela m'effraierait presque. La porte s'entrouvre. Voilà que je me demande si j'ai envie d'entrer.

– On se casse ?

– Oui.

– Vraiment ?

– Oui.

– Sûre ?

Ses sourcils plongent, une ride apparaît sur son front. Une question de plus et elle va s'énerver. J'ouvre les cartes marines et une bouteille de vin. La nuit tombe. Se casser, pour nous, ça se fait en bateau. Alors on énumère les océans, on parle tour du monde, tempêtes, baleines, pirates, puis on se calme un peu. La vie est longue, notre budget restreint. D'ailleurs, on voudrait aussi un bébé. Il faut que tout s'imbrique. L'équation est complexe mais loin d'être insoluble. On trinque à notre décision. Nous partirons. Reste à savoir quand, comment et dans quelle direction.

Il nous faut trois semaines pour cadrer le projet. On se fixe sur un tour de l'Atlantique, douze mois, avec un enfant en bas âge. On quittera la Bretagne, direction l'Espagne, le Portugal, les Canaries puis le Cap-Vert. De là, plein ouest jusqu'aux Petites Antilles, avant de revenir par le nord. Saint-Martin, l'archipel des Açores, puis le retour en France.

On se donne deux ans avant de larguer les amarres. Rien ne sert de se presser, l'idée même de départ allègera

le quotidien. D'ailleurs, nous n'avons ni bateau ni bébé. Il nous faut donc mettre de l'argent de côté, vendre notre appartement, trouver une embarcation et beaucoup faire l'amour. Le plan nous plaît, on le dévoile à nos proches. Pour la première fois, j'épluche les annonces nautiques avec la réelle intention d'acheter un bateau.

Un bateau, putain.

BRASSENS

Je n'ai pas toujours aimé les voiliers. Je ne les détestais pas, j'étais indifférent. Lorsque je marchais le long d'un port, mon regard glissait sur les navires, leurs mâts immenses et leurs jeux de voiles blanches. Je n'aimais la mer que pour ses plages, le ciel bleu, l'eau salée et son goût de vacances. L'horizon était une ligne sans grande promesse, une frontière lointaine à observer au coucher du soleil.

Je suis né à Paris. Citadin, terrien. Amoureux des lumières et du bruit. Mes premiers souvenirs marins sont gris, pluvieux et froids. Lorsque j'étais enfant, mon grand-père nous emmenait chaque été, mon frère et moi, dans un club nautique près de Saint-Malo. Nous montions sur des Optimist, de minuscules coquilles monoplaces équipées d'un safran, d'un mât et d'une voile aurique, et nous passions des heures sur l'eau à essayer de suivre les hurlements des moniteurs. J'étais gelé, je ne comprenais rien au vent, rien aux subtiles manières de manœuvrer entre les vagues et les courants. Ça ne m'intéressait pas.

Mais la mer est partout. Omniprésente, magnétique. Elle a fasciné tellement d'auteurs qu'il n'y a pas besoin de la voir pour se laisser séduire. Adolescent, je devrais London, Hemingway, Conrad, Verne, Melville et Stevenson. À travers leurs récits, j'ai embarqué pour la croisière du Snark, pêché d'immenses marlins, traqué des cachalots et exploré les profondeurs. Je me suis découvert marin avant même de retourner sur l'eau. De tous les écrivains, ceux qui prenaient la mer me semblaient les modèles à suivre. J'y suis revenu pour vivre moi aussi de pareilles aventures.

J'ai embarqué un jour de juillet sur un petit voilier avec quelques amis du lycée. Partis de Lorient, au sud de la Bretagne, nous sommes remontés jusqu'à la pointe ouest, sous la rade de Brest. Nous avons mouillé au milieu de l'archipel des Glénan, dormi à Concarneau, croisé devant le phare d'Eckmühl. À mesure que nous enchaînions les milles, j'essayais de m'approprier cet univers si bien décrit dans mes livres de chevet. Les embruns, la houle et les marées. La côte, dangereuse et balisée. Le large hypnotisant, la mer et ses humeurs changeantes. Et bien sûr le bateau. Sa coque, ses longs haubans et sa voilure qui nous emmenaient partout pourvu qu'il y ait de la brise.

Je suis rentré changé, passionné, habité. Dans les années qui ont suivi, j'ai profité de chaque occasion pour naviguer. Les bateaux se succédaient, toujours plus grands, plus rapides et mieux équipés. Je louais des voiliers pour longer la Côte d'Émeraude, rejoindre les îles de Guernesey et de Jersey, découvrir la Méditerranée.

Avec l'expérience, j'ai poussé de plus en plus loin. Les navigations sont devenues plus longues, la terre a disparu. J'ai traversé la Manche, le golfe de Gascogne, rallié les Canaries au départ du Portugal. Je n'en avais jamais assez. J'aimais la mer, et plus que tout, je chérissais les coques qui permettent de la parcourir.

« Des bateaux, j'en ai pris beaucoup », chantait Brassens. Je peux affirmer la même chose. J'avais régaté, convoyé, traversé chaque fois que je le pouvais. J'aimais cela plus que tout. Mais à trente ans, je n'avais encore jamais possédé la moindre embarcation.

BABAR

À l'automne 2021, on sort à peine de la crise du Covid. Les confinements, les difficultés d'approvisionnement et l'envolée du prix des matières premières ont frappé de plein fouet l'industrie du nautisme. Les chantiers ont du retard, il y a des listes d'attente et des délais de plusieurs années pour faire construire un bateau. Je ne regarde pas les modèles neufs mais les difficultés des constructeurs impactent aussi le marché de l'occasion. La demande explose, l'offre ne suit pas : les prix s'envolent.

On ne visite que deux voiliers. C'est maigre, mais peu d'opportunités se présentent. Les bonnes affaires partent vite, souvent sans négociations. Quand une annonce paraît, il faut se rendre disponible, visiter sans attendre et se décider en quelques jours. On évite de se déplacer « pour voir » sous peine de perdre son temps. Et puis nous avons une idée précise du bateau que nous voulons. Un monocoque fiable, pas trop âgé, d'environ 40 pieds. Un voilier conçu pour la haute mer, sûr, maniable et confortable.

Le premier est un Bavaria 38 de 2008. Il est en bon état et très bien équipé – son propriétaire avait un projet

similaire au nôtre, mais arrivée aux Canaries, sa femme s'est rendu compte qu'elle détestait naviguer. Après une semaine de tensions, ils sont convenus de ne pas y laisser leur couple. Elle a fait demi-tour (en avion) tandis que lui ramenait son rêve au port.

C'est un jeune retraité, sympa, affable, un peu jaloux de notre départ, mais ravi que son embarcation découvre les Antilles. Le prix est raisonnable – il consent même à le baisser un peu –, les voyants sont au vert. Pourtant, j'hésite. Les Bavaria ne m'ont jamais fait rêver. Sur les pontons, on les traite souvent de « baignoires ». Des bateaux lents, aux lignes grossières, confortables mais peu performants. Des « caravanes des mers », comme je l'ai parfois entendu. Ça pourrait n'être qu'une boutade si ce fabricant allemand ne produisait pas aussi des camping-cars. Ses usines, taillées pour des camions, lui permettent d'assembler des bateaux à des cadences et des coûts imbattables, rendant ses voiliers moins chers que ceux des concurrents.

Je n'ai jamais navigué sur un Bavaria – et je ne me voyais pas capitaine de baignoire –, mais ce bateau ébranle mes préjugés. Il plaît à Aïda (qui se contrefout des on-dit), il est sain, prêt à partir et le vendeur inspire confiance. J'aurais déjà craqué si je ne craignais d'avoir du mal à le revendre une fois notre voyage terminé. Ce projet est une boucle. Nous partirons de Lorient et, sauf catastrophe, nous y serons de retour un peu moins de douze mois plus tard. Il faudra alors vendre le bateau et reprendre une vie à terre. Nous ne voulons pas d'un voilier qui nous reste sur les bras. Il ne faut pas

se tromper aujourd'hui, sous peine de devoir le brader ensuite et perdre beaucoup d'argent.

Dans mon répertoire, j'ai la chance d'avoir le numéro du rédacteur en chef du magazine *Voiles et Voiliers*, rencontré par hasard à un salon du livre. Il signait son premier polar, une histoire de meurtre sur fond de Route du Rhum, tandis que je dédicaçais mon deuxième roman. On s'ennuyait ferme, assis derrière nos exemplaires, et il avait fini par me proposer d'aller manger des huîtres arrosées de vin blanc. Un type aux manières formidables.

Lorsque je le contacte, je ne suis pas certain qu'il se souvienne de moi. Pourtant il répond tout de suite. Il me félicite pour mon projet et balaie mes craintes. Il n'y a que les Français et leur légendaire arrogance pour se moquer des Bavaria. Ils sont réputés partout pour leur fiabilité, leur confort et leur rapport qualité/prix imbattable. « Tout à fait adapté à ton projet. » Et pour ce qui est de la revente, je ne dois pas m'inquiéter : sauf nouvelle crise mondiale, il n'y aucune raison que le marché soit différent à notre retour.

– Non vraiment, fonce.

Rassuré, je contacte le propriétaire, cale un rendez-vous la semaine suivante pour une dernière visite avant la signature et finis de me persuader que ce bateau est celui qu'il nous faut. Je crie partout que je serai bientôt propriétaire d'un Bavaria, qu'on l'appellera *Babar* parce que c'est rigolo, et que ceux qui se bouchent le nez sont des pédants qui n'y connaissent rien.

Quand même, je continue de surveiller les annonces. Juste par curiosité.